

MEXICO

Mexico, ville énorme avec ses maisons sans étage, ses palais, ses terrasses vagues, ses cathédrales rouges et grises, ses tramways, ses autos, ses bâtiments en construction, semble inachevée et neuve, malgré les traces nombreuses d'une antique existence.

Ma surprise, ce sont les Indiens. Ils vont, nombreux et pacifiques, autour de moi, partout, dans les rues, dans les marchés, dans la campagne. Même au Musée de Mexico, pas un Européen, mais des bandes d'Indiens, hommes, femmes, enfants, presque nus, respectueux, chapeau bas et si complètement intéressés! Peau cuivrée, cheveux d'un noir fauve, yeux profonds, un peu asiatiques, ils vont pieds nus ou en sandales.

Et, je le sens de plus en plus, c'est là, dans l'âme indigène, qu'est le vrai Mexique, et non dans les puits de pétrole ou dans la politique, dont on parle, on parle à perdre l'haleine. La révolution a bouleversé tout ce qu'une longue période de paix avait échafaudé.

Plus je vais, plus je crois comprendre que ce qui fait vraiment le Mexique, ce qui plus encore le fera, le distinguera et le rendra précieux dans le monde, c'est non pas l'énorme entassement des richesses qui depuis des siècles aiguisé l'appétit des hommes, mais bien cette nature douce, bienveillante et par instants généreuse, audacieuse, qui se révèle dès qu'un peu de confiance entr'ouvre l'âme voilée et meurtrie du vieux peuple indigène.

A le voir pauvre et besogneux dans les rues de Mexico, une pitié vous prend. En vain évoquez-vous son inertie, sa prétendue paresse, sa méfiance dissimulée; tant de richesses ont été dérobées à son sol, que sa condition est un pénible problème auquel trop longtemps on n'a donné qu'une solution: la domination, l'indifférence aveugle et l'ignorance ou le mépris de tout ce qui pourtant aurait pu et devrait éveiller la fraternité.

Les hommes pleins de foi se dressent aujourd'hui parmi eux; ils ont le noble orgueil de leur race. Qui donc, jusqu'à présent, nous a dit ce qu'étaient, ce que pensaient ces ignorés?

Tandis que s'agitent parmi les nations les questions que soulèvent d'avidés appétits et qu'on ne sait à quelle direction sera saumée la destinée de cette terre de trésors, on oublie que ce qu'il y a d'éternel en elle, son ciel, son paysage, l'air qu'on y respire, les fruits qu'on y cueille constituent une valeur que personne ne pourra s'approprier et pour laquelle nous lui devons respect et amour.

C'est de tout cela que s'est formée l'âme antique du Mexique, et cette âme vivante on la découvre bien vite lorsqu'on observe ce qui dévoile la qualité et la capacité de ce peuple méconnu: ses arts populaires, son langage, ses attitudes et jusqu'à son aspect plastique qui, pour un œil de peintre surtout, est révélateur.

Une démonstration touchante de cette vérité, c'est la Maison des artistes qu'a créée ici un homme admirable, véritable apôtre de l'art, Alfredo Ramos Martinez, dont je vous raconterai un jour la vie et l'œuvre. Peintre célèbre en Europe, Ramos Martinez est revenu à son cher pays, et à sa race, car il peut se glorifier d'être Indien, comme beaucoup d'hommes remarquables que je rencontre.

Dans cette école, dont chacun peut franchir la porte, où deux grands bras ouverts servent d'enseignement expressif, modèles, couleurs, conseils et fraternel accueil sont généreusement offerts gratuitement. J'ai vu des chefs-d'œuvre de peinture dont les auteurs sont de pauvres petits Indiens, des enfants.

Ces miracles sont les premières fleurs de l'âme mexicaine. Ramos, pour les faire s'épanouir, n'a eu qu'à prêcher, sans aucun autre enseignement, la sincérité du cœur.

à l'aise dans leurs intérêts matériels. Pour ceux qui ne cherchent qu'à s'enrichir ici, sans autre joie, sans autre idéal, certes la révolution est, jusqu'ici, un grand dommage; mais pour quiconque juge ce pays d'un point de vue plus désintéressé, son avenir certain et magnifique ne laisse aucun doute.

Dans l'immense plateau central, un climat tempéré idéal vous enveloppe de sa douceur tout le long de l'année. Partout, une terre généreuse récompense à profusion le moindre effort de culture. Des richesses naturelles vous entourent. Un peuple vigoureux et bon, sensible à l'extrême aux égarés et aux marqués d'un intérêt bienveillant, qu'il ne rencontre presque jamais, s'y multiplie et y vit frugalement. Instruit, guide, aimé surtout, il ferait fleurir une civilisation, une industrie, un art, une pensée enfin, qui enrichiraient le grand et universel trésor de la valeur humaine.

Beaucoup de jeunes hommes s'élancent dans la vie publique avec ces fières convictions, et nulle part mieux qu'ici, à nulle époque plus propice que ce lendemain de révolution, on ne trouve plus sincère l'esprit de civisme qui est nécessaire à la rénovation et à l'épanouissement d'un idéal. Mais dans cette collectivité où tout est à faire et au milieu des démolitions du passé, de toutes parts des voix s'ouvrent, des carrières s'offrent; chacun peut viser à se créer très rapidement une place haute et puissante; l'idéal collectif fait très vite place à l'ambition, à l'orgueil personnels. Partout, dans les administrations, on ne rencontre que des jeunes hommes et des jeunes filles. Dans les ministères, dans les bureaux, dans les offices, dans les petites aux plus grands, vous ne voyez que des hommes jeunes et jamais d'hommes d'âge. A vingt, vingt-cinq, trente ans, on peut être directeur, député, général, ministre même, et gagner, en tout cas, de gros appointements. Cela crée bientôt une audace et une assurance qui diminuent la valeur des principes égalitaires et fraternels.

Ce sentiment se fortifie d'autant plus qu'on cette phase de formation d'un Etat l'imprévu de la vie est un élément de toute première importance. Il est à la base de toute entreprise, comme le sol mouvant et instable de Mexico est sous les fondations de tous ses édifices.

Cette menace commande toutes les inspirations. Il faut déjouer et détruire les compétitions adverses. Ajoutez à cela que des qu'un homme simple, d'origine fruste, s'élève dans les sphères du pouvoir, il y rencontre des gens qui (pour lui prouver une amitié dont bientôt il n'osera plus se passer), s'offrent à l'initier aux manières de cette caste nouvelle ou un amour-propre très susceptible le pousse à ne point paraître dépaycé.

C'est un embryon d'aristocratie qui se forme et qui commence à neutraliser la conscience démocratique des premiers jours; bientôt, l'abnégation s'atténue, puis s'efface. Mais d'autres énergies jaillissent alors. En dépit des erreurs, des excès, des interprétations maladroites, des inexpériences, des gestes inconsidérés, des pas de clerc, des coups d'épée dans l'eau, quand même l'évolution continue, le pays accomplit sa destinée.

Rien ne pourra l'arrêter; le départ est donné. Le principe qui légitimait une tutelle inacceptable sur le peuple, et qui n'était qu'un vestige de l'inique droit de conquête, est aboli. Et ce peuple, par ses qualités, montre qu'il vivra grandira et prendra conscience de lui quand même et malgré tout.

Réjouissons-nous de trouver en lui cette étincelle tenace encore ardente sous les cendres, et attendons-nous avec un joyeux espoir à voir briller de plus en plus cette belle flamme méconnue.—Charles Michel.

LE CHATEAU

Il ne manquait, à vrai dire, à Robert de Beaugrive, qu'une position sociale pour apprécier la plénitude de son bonheur. Dressant son bilan, il inscrivait avec complaisance, sur la page blanche qu'il intitulait "chapitre moral" des avantages incontestables: jeunesse, intelligence, distinction, élégance, esprit, connaissances générales, un peu superficielles mais brillantes. Pourquoi fallait-il, hélas! que le chapitre matériel se bornât à une énumération si réduite? Un mot résumait la situation: Néant. Néant à transformer rapidement en une réalité positive! Les qualités classées du côté moral devaient bel et bien constituer un actif auquel des ressources pécuniaires étaient simplement nécessaires pour permettre à ce capital de fructifier. Mais quel moyen choisir?

De Beaugrive, orphelin, oisif et prodigue, ayant eu le temps, depuis l'armistice, de dilapider ce qui lui restait de son patrimoine et de ses derniers héritages, était fort perplexé sur le sujet lucratif d'un gagne-pain. On ne l'avait pas aperçu, depuis sept ans, à la Faculté. Il ne fréquentait aucun industriel qui pût lui inculquer le goût des vastes affaires. Les usagers consentaient à s'occuper de son argent mais non de lui-même. Le sentiment de sa dignité, les vestiges de son éducation, le souvenir de

ses relations négligées s'opposaient à ce qu'il brigât un poste subalterne voiture devant une borne kilométrique aux indications effacées et expliquait que cette pierre vénérable datait de l'invasion des Huns ou bien, désignant, quelque part, le socle d'une statue détruite et prétendant gravement que Comines avait fait allusion à la présence de ce piédestal. Son patron était enthousiasmé de ce zèle et de cette érudition.

—Travaillez, les châteaux de la Loire, lui recommanda-t-il. Un les demande. Avec vous, ce sera un délice!

De Beaugrive ne témoignait pas, à cette idée, de son exubérance ordinaire. On partit, cependant. Le regard morne, le guide perora peu, ce jour-là. Une vieille dame qui le narrait de questions fut déconcertée par la façon brusque dont il la rudoya:

—Je ne fais, tout de même, pas un cours d'histoire!... L'auto-car avait quitté les merveilleux ombrages d'Azay-Rideau aux lignes nobles et, à travers des prairies riantes où les bûches mûrs tendaient avidement leurs tiges au soleil, il dévalait vers la masse féodale de Langeais, si redoutable à l'approche des ombres du crépuscule. Soudain, une panne immobilisa les touristes. Ils descendirent, contemplèrent le paysage pais, ils admirèrent l'espace, ils accordèrent leur attention à une harmonieuse construction qui se dressait, tout près de là à mi-côte, sur la pente douce d'un gracieux jardin à la française.

—Si nous visitions ce petit château-là? suggéra un voyageur. —Mais c'est impossible! protesta de Beaugrive, tressaillant. Nous n'avons pas d'autorisation!

—Quel dommage! Il paraît ravissant, ce castel! insista un autre. Voyez ces terrasses ombragées... Ce doit être du XVIIIe et du meilleur, n'est-ce pas?

—Eh! je n'en sais rien! répartit avec vivacité le guide, pris, pour la première fois, en flagrant délit d'ignorance.

Au retour, chacun maugréait. Les plus charitables convenaient seulement qu'il était impossible d'être également documenté sur l'origine de toutes les résidences du parcours. Et personne ne se douta que l'unique château dont Robert de Beaugrive eût pu précisément raconter, sans se tromper, la véritable et minutieuse histoire, était celui dont il ne voulait rien dire. Il lui eût répugné, par pudeur, d'évoquer, là, avec le zèle d'un cicéron mercenaire, les annales de l'ancien domaine familial où il était né et où le sort, qui l'en avait chassé, le ramenait à la tête d'une caravane.—Maurice Laurent.

AVANT-SCENE D

Forguille se faisait une joie d'aller entendre ce soir-là Manon à l'Opéra-Comique, non par amour de la musique mais parce qu'il savait retrouver dans l'avant-scène des Galuche, dont il était l'invité, la belle Madame Montelet avec laquelle il avait ébauché un flirt plein d'agrément.

En rentrant chez lui pour dîner et pour s'habiller, tout léger du plaisir escompté, Forguille trouva un mot de la belle Madame Montelet, l'informant en hâte qu'il ne lui était pas possible, "à son très vif regret," d'aller à l'Opéra-Comique.

La vivacité du regret de Madame Montelet n'atténuait pas l'immense déception de Forguille, qui fut instantanément dégoûté de l'Opéra-Comique, de Manon, et surtout de la société des Galuche, réduits à eux-mêmes.

Il s'assit de très mauvaise humeur à son bureau, prit une feuille de papier et écrivit nerveusement d'un trait: "Cher ami, à mon très vif regret, je ne puis venir vous rejoindre à l'Opéra-Comique..." Et comme il ne pouvait décemment ajouter "parce que Madame Montelet n'y vient pas," il usa de la formule comode qui permet de gagner du temps et de choisir son mensonge: "...à cause d'un événement imprévu que je vous dirai de vive voix."

Il insista ensuite hypocritement, selon l'usage, sur la désolation que lui causait ce contre-temps, exagéra la chaleur de l'effusion finale, signa, cacheta, et traça sur l'enveloppe: Monsieur Galuche, avant-scène D, au théâtre de l'Opéra-Comique.—urgent.

Après quoi il sonna Antoine, son valet de chambre, et lui dit: —Antoine, vous allez vous habiller, et vers neuf heures vingt vous porterez ce mot à l'Opéra-Comique. C'est pour prévenir M. et Mme Galuche que je ne peux pas les y rejoindre. Vous priez que l'on vous conduise jusqu'à l'avant-scène D, et vous remettrez la lettre à M. Galuche lui-même... Je vais dîner dehors... A demain matin.

Puis il s'en fut, tout alourdi par cette déconvenue. Le malheur des uns... Antoine fut enchanté de l'incident. N'ayant pas de dîner à servir, il allait pouvoir faire trainer le sien... Il irait ensuite jusqu'à la rue Favart s'acquitter de sa commission, et à neuf heures et demie il se trouverait dehors, libre, et en tenue de sortie... C'était une soirée de congé supplémentaire inespérée... Il choisissait ultérieurement entre le cinéma, une poule au gibier chez le marchand de vin du coin, et une réunion d'amis de Saint-Hubert qui devaient sonner du cor dans une cave.

A neuf heures vingt, en veston correct élégamment cravaté aux frais de son patron, soigneusement cosmétique, il franchit le contrôle de l'Opéra-Comique et parvint bientôt jusqu'à l'importante personne qui englobait dans son domaine l'avant-scène D.

L'importante personne le prit pour un Anglais chic et s'empressa: —Il y a quelqu'un qui attend, dit-elle... Monsieur veut-il se débarrasser?

—Oui... de ma lettre... Sans comprendre, l'ouvreuse introduisit Antoine dans l'avant-scène D où se tenait en effet, modestement assise sur un siège du fond, une gentille jeune femme vêtue de noir, qui se leva tout de suite, intimidée.

—C'est une lettre que j'apporte pour M. Galuche, de la part de M. Forguille qui ne peut pas venir, dit à demi-voix Antoine, un peu troublé par l'aspect de la salle brillante et par le décalage musical.

—M. Galuche ne viendra pas non plus, répondit sur le même diapason discret la gentille jeune femme... La mère de Madame s'est trouvée souffrante, et Monsieur et Madame sont allés coucher chez elle au Vesinet... J'apportais aussi une lettre à M. Forguille pour le prévenir...

—Ça, c'est drôle, par exemple! Alors, vous êtes?

—La première femme de chambre de Mme Galuche, Amélie... —Moi, je suis le valet de chambre de M. Forguille, Antoine... Nous n'avons plus qu'à échanger nos lettres... Voici la mienne.

—Merci... Et voilà la mienne. C'était à présent l'entr'acte.

—Nos deux commissions sont faites, dit Antoine... Il n'y a plus qu'à s'en aller. Vous avez vu le commencement de la pièce?

—Très mal, parce que je savais que je n'allais pas rester... Je n'ai pas compris grand-chose à l'histoire, mais la musique m'a paru jolie... —C'est tout de même dommage de laisser perdre une belle avant-scène comme ça!

—Quinze francs la place en location. —Et à cette heure-ci on ne rembourse pas.

—Oh! les Galuche ne sont pas à ça près! —Ah?... Ils sont calés, vos patrons? Vous êtes contente de votre place?

—C'est comme partout, il y a du pour et du contre... Au bout de dix minutes Antoine était renseigné à fond sur les Galuche, et Amélie n'ignorait rien de Forguille.

Pendant les violons miaulaient des là et des arpages, et le chef d'orchestre tapotait le bord du pupitre avec son bâton: —Ma foi, dit Amélie, j'ai bien envie de voir cet acte-là... J'aime tant le théâtre!... Surtout que ce soir je ne suis pas pressée puisqu'ils restent au Vesinet...

—Je ne suis pas pressé non plus, je couche au sixième et Monsieur m'a donné compos... J'aime bien le théâtre aussi... Les pièces d'amour principalement... —Voyez-vous ça!

Il osèrent s'asseoir sur la rangée de sièges du milieu, et écoutèrent l'acte sans dire un mot, un peu ahuris de l'attente.

Au second entr'acte, ils commentèrent la pièce, et par ses réflexions Amélie se révéla très sentimentale, ce qui ne déplut pas à Antoine... Brusquement: —Oh! tant pis! dit la jeune femme, je vais voir le troisième... Je veux savoir ce qui va arriver!

—Moi aussi. Ils échangeaient leurs opinions sur les mérites des artistes, et la gentille femme de chambre ayant exprimé le regret de ne pas connaître leurs noms, ni celui des auteurs, Antoine déclina galamment d'aller acheter un programme.

Le prix de ce programme lui ayant paru follement exagéré il hésita... Mais comme, par bonheur, le marchand s'égosillait dans la salle précisément en face de l'avant-scène D, Antoine, à qui Amélie souriait de loin, sentit l'impossibilité de revenir les mains vides, en allouant pour excuse l'élipse dudit marchand. Il acheta un programme.

Amélie remercia son galant cavalier, et se hâta de satisfaire sa curiosité.

Le troisième acte commença bientôt: enharmon, ils s'assirent carrément, cette fois, sur les sièges du premier rang, et osèrent s'appuyer sur le luxueux rebord en velours.

Il va sans dire que, le troisième acte terminé, Antoine et Amélie ne purent se résigner à s'en aller. Ils voulaient connaître la fin. Et l'entr'acte—quand l'ouvreuse, venue réclamer pour le "peut service," se fut retirée, respectueusement fût employé à faire plus ample connaissance. On parla du taux des gages, du sou du franc, et chacun confia à l'autre ses aspirations sentimentales et ses ambitions professionnelles.

A la fin de l'entr'acte Antoine était renseigné: sachant coiffer et "faire les mains", Amélie avait devant elle un avenir de camériste exceptionnellement brillant. Amélie de son côté était fixée: possédant naturellement le chic anglais, et apprétant le dimanche à conduire une auto au lieu d'aller au café, Antoine pouvait prétendre dans sa partie aux plus hautes destinées...

Antoine épousa Amélie, et tous deux, quand l'occasion se présente,

ne manquent pas de raconter que leur première entrevue, longuement préparée par leurs familles, a eu lieu, comme cela se pratique entre "gens de la haute," dans une avant-scène de l'Opéra-Comique.—Miguel Zamacoïa.

LE SOUS-LOCATAIRE

—Faites entrer, Marie, commanda Mlle Hugonéau en rajustant sans conviction sa robe de chambre et ses cheveux.

Elle avait, comme toujours, une tenue et une apparence négligées que n'avantagèrent pas ses quarante ans de vieille fille trop grasse. Le cabinet l'avait arrondie à la manière des galets qu'un flot monotone use sur place. Une fois encore, elle repoussa derrière l'oreille une série de mèches en désordre, mais cet essai de coquetterie ressemblait, venant d'elle, à un mouvement d'irritation: elle déformait toutes les intentions de la grâce féminine.

Le futur sous-locataire. Il était, lui, propre et finet. Un petit homme en deuil au bord de la cinquantaine et qui, chapeau en main, donnait au respect les allures craintives de la vénération.

—Monsieur Bourg? interrogea Mlle Hugonéau.

Le mince personnage inclina profondément vers le tapis un sourire affirmatif. On aurait dit qu'il obéissait, sans murmurer, à une prescription supérieure. Courbé en deux, il paraissait accepter dévotement l'ordre d'être M. Bourg; d'un simple acquiescement, il faisait un geste de soumission et c'était ainsi pour tout: les attitudes et M. Bourg marquaient habituellement l'extrême degré d'une action et sa mimique correspondait au superlatif de ses sentiments.

—Monsieur, continua Mlle Hugonéau, si je vous ai prié de venir, c'est qu'avant de partir pour Nice et de sous-louer définitivement cet appartement, je tenais à reconstruire la personne qui l'habiterait. Sait-on jamais à qui l'on a affaire? Mais déjà je suis rassurée...

—Votre indulgence, mademoiselle... esquisse M. Bourg modeste jusqu'à l'humilité.

—Rien qu'à vous regarder, je devine un homme rangé et si les apparences ne sont pas trompeuses c'est de bon cœur que, pendant six mois, je céderai mon petit appartement.

—Paisible veuf... —Ah! vous êtes veuf... Tant mieux... Ma crainte, avant de vous connaître, était que vous ne fussiez un jeune homme. A cette période ordinairement agitée, le respect des choses compte peu. Vous auriez introduit ici une perturbation dont la seule pensée m'eût été insupportable.

Non pas, comme vous pouvez le remarquer, qu'il régnât dans cette chambre une ordonnance méthodique ni que j'y aie réuni des meubles ou des objets rares mais j'occupe ces lieux depuis seize ans; ils portent l'empreinte de ma vie solitaire, de mes habitudes insouciantes et le premier gamin venu, d'un tour de main capricieux, pour satisfaire sa fantaisie ou celle d'une femme, aurait tout transformé, tout bouleversé, tout rangé peut-être et tout embelli...

Elle se tut et M. Bourg put enfin placer son mot.

—J'ai passé le temps des fredaines, mademoiselle, et je mène une vie régulière. Bien entendu, il peut m'arriver de casser quelque chose; une maladresse est vite commise; je me souviens ainsi, quand vivait ma pauvre femme, d'avoir fait tomber un vase fragile en l'accrochant avec le pan de ma redingote. Seul reproche que j'aie eu à encourir dans mon ménage! Mais nous établirons l'inventaire et, je vous le promets, vous retrouverez chaque pièce telle que vous me l'aurez confiée.

Ce disant il avança la main comme pour prêter serment. Puis il regarda autour de lui d'un œil rond. Tant de recommandations le surprirent car il avait conservé d'une première visite avec la concierge la mémoire d'une habitation mal tenue. Le boudoir où il se trouvait ne témoignait, en effet, d'aucune recherche ni d'aucun soin. Le hasard plutôt que le goût et la précaution paraissaient avoir juxtaposé une série de sièges de diverses familles et des bibelots sans aucune parenté. Le tout sentait la brocante; ni choix ni harmonie, un assemblage de fortune où, seule, la poussière mettait en apparence d'unité. A certains intérieurs de garçon il manque la main d'une femme, mais à l'intérieur de Mlle Hugonéau il manquait, depuis toujours, le regard d'un homme.

Laid et délaissé elle avait abdiqué, des longtemps, l'espoir de plaire en enjolivant sa personne et le désir de se faire valoir en agrémentant son foyer. Le père-mêle et l'incurie dénotaient chez elle un amer détachement, un renoncement à toutes les séductions; elle tenait à ce laisser-aller pour elle-même et pour tout ce qui l'entourait, non par bohème mais par dédain. L'indifférence, l'hostilité à tout ornement était sa manière de prendre une revanche contre le sort qui l'avait privée de beauté et de charme. Il lui semblait qu'en se soumettant à sa disgrâce, en ne faisant aucun effort pour l'atténuer, elle affichait sa supériorité sur le destin et si elle avait montré une réelle satisfaction à voir M. Bourg, c'est qu'elle l'avait jugé incapable comme elle de créer dans ce froid pied-à-terre une atmosphère d'intimité et d'amour...

—Je vous laisserai mes clefs, pour-suit-elle. Bien entendu vous pourrez venir, selon vos besoins, quelques placards et quelques tiroirs; je m'en remets à vous pour limiter ces dérangements au strict nécessaire.

—Mais, fit M. Bourg prévenant et avec une mine confidentielle, n'y a-t-il pas d'objets ou de papiers qui vous soient précieux? Dans ce cas il vous suffira de m'indiquer où ils sont et je n'aurai garde de les déplacer.

Mlle Hugonéau jeta les yeux à droite et à gauche. Espérait-elle découvrir une table contenant des portraits, des lettres chères ou encore un de ces cadeaux qui rappellent une heureuse époque ducœur? Elle ne trouva rien.

—Non, répondit-elle rudement. —Ah! fit M. Bourg le visage en grand deuil. Ma pauvre femme, elle s'embarrassait de reliques auxquelles il m'était défendu de toucher. C'est pourquoi je me permets de vous demander... c'était un être si sensible!

—Y a-t-il longtemps que vous l'avez perdue? —Six mois, mademoiselle... Il vient d'y avoir six mois... Empoisonné subitement par une embolie... Ce malheur est la cause qui m'a poussé à déménager... Je ne pourrais plus habiter là où nous avions vécu... Tout me la rappelle!... Ses gestes étaient restés accrochés aux rideaux, aux coussins, aux lampes, son regard aux portraits, ses attitudes aux fauteuils... Vous ne savez pas ce que c'est de rencontrer un fantôme à chaque pas... On devient lâche et on ne pense plus qu'à s'en aller... Vous le voyez, je ne serai pas un locataire turbulent... Je ne cherche qu'une chose, le repos et la possibilité de me souvenir sans effroi, dans l'apaisement... N'ayez crainte, je ne demande pas l'oubli, l'oubli qui s'achète par le bruit, le plaisir, l'ébouriffement... Non, non... J'ai besoin de me recueillir et de transporter mon charnir ailleurs... Vous comprenez?... Il faut que je m'éloigne d'une maison que son image continuait à remplir... Ici je donnerai à mes regrets des habitudes moins cruelles... Quelques photographies que j'emporterai... Quelques humbles choses qu'elle aimait bien... Et ce sera tout... Là-bas c'était sa présence encore... Chez vous ce sera, enfin, le souvenir.

Il avait une toute petite voix de douleur et il essayait avec un mouchoir des larmes qui ne venaient plus. Mlle Hugonéau l'écouait avec inquiétude. Certes elle ne redoutait plus maintenant que la froide tranquillité de sa demeure fût troublée par un successeur frivole, trop jeune et trop joyeux, mais ce veuf inconsolable allait d'une autre manière, avec des rêves, des soupirs, des pleurs, rompre la paix égoïste et glacée de cette maison. Ce qui lui manquait à elle, ce qu'elle ne posséderait jamais, il allait l'introduire dans ces chambres fermées à l'attendrissement et retranchées contre le regret; il allait, quand même, apporter de l'amour là où il n'y en avait jamais eu! Cela, elle ne le voulait pas; sa rancœur s'y opposait...

—Ecoutez, monsieur, fit-elle brusquement, j'ai changé d'avis et je renonce à sous-louer... —Cependant, mademoiselle... Interloqué par le ton résolu de Mlle Hugonéau, M. Bourg essaya de balbutier quelques protestations mais déjà il sortait à reculons et pour une fois sa posture atterrée correspondait vraiment à un excès de surprise... Dominique Sylvaire.

PROBLEME DES REPARATIONS

LES IMPRESSIONS DE M. COX SUR LA SITUATION EUROPEENNE

New-York.—Le gouverneur Cox, interviewé à son arrivée à New-York, à bord du Paris, a déclaré que la question actuelle la plus importante est celle des réparations et non pas celle de la Société des nations. —La France, dit-il, n'est pas responsable de la rigueur des conditions des réparations; l'Allemagne ne l'est pas non plus.

Quand on lui a demandé s'il estimait que la Grande-Bretagne en était responsable, il n'a pas répondu, mais a déclaré que le sentiment antibritannique en France est considérable et que pour cette raison la France n'est pas disposée à accepter une décision anglaise sur les réparations.

Le gouverneur Cox a ajouté qu'il est convaincu que dans les forniculiers les Français et les Allemands n'ont pas une opinion très différente sur les réparations. —La question des réparations est importante pour l'Allemagne, a-t-il ajouté, parce qu'il lui faut conserver ses usines en pleine activité, ou bien alors c'est l'effondrement. Si l'Allemagne s'effondre, l'Autriche s'effondrera également, et il n'est pas difficile de prévoir ce qui arriverait alors à la devise française. (Havas.)

—Cher le Dentiste —Allez-vous voir le dentiste, chère madame? —La cliente.—Certainement, vous ne voulez pas me travailler dans la bouche à l'obscurité.

L'Angleterre a délivré, l'an dernier, 35,152 nouveaux brevets d'invention.